

**PHILOSOPHIE**

L'émancipation en question

De quelle manière la théorie critique aujourd'hui a-t-elle prise sur les débats et les combats en faveur de l'émancipation ? Les enjeux mis en évidence par l'École de Francfort doivent-ils être revus à la lumière de la « Gauche américaine » ? Comment ce qui aurait pu rester cantonné aux cénacles philosophiques en vient-il à irriguer tout un questionnement allant au-delà du penser radicalement pour agir librement ? En quoi des universitaires aux États-Unis peuvent-ils contribuer à frayer des pistes universelles ? En posant la subversive question du cadrage. On ne se contente pas de montrer que la vision est bornée. On apprend à voir. La subtilité de l'argumentation égale la massivité de l'ambition : jeter les bases d'un projet de transformation éthique du monde en s'affranchissant des cadres impensés de la pensée (et du pensable), sans imposer pour autant un autre cadre tributaire du même... cadrage inavoué.

LAURENCE ZORDAN

**GABRIEL ROCKHILL et
ALFREDO GOMEZ-MULLER (dir.)**
**CRITIQUE ET SUBVERSION DANS LA
PENSÉE CONTEMPORAINE AMÉRICAINE**

Seyla Benhabib, Nancy Fraser,
Judith Butler, Immanuel Wallerstein,
Cornel West, Michael Sandel, Will Kymlicka
trad. de Marie Garrau
Éd. du **Félin** 192 p., 22 €

Le passage de la critique de la domination à une logique d'émancipation ne va pas de soi, tant la notion d'émancipation elle-même doit être soumise à la critique. Une telle mise en question – mise à la question – réclame de repenser à nouveaux frais ce que l'on croyait bien connu : utopie, possibilité, nécessité. Ainsi, l'utopie temporelle, voulant que la fin de l'histoire coïncide avec l'émancipation généralisée, se mue en utopie circonstancielle à travers un processus concret dans et pour le monde contemporain. À l'inverse de l'idéologie, qui confond le descriptif et le prescriptif, ce processus vise à promouvoir un possible nécessaire. Pas n'importe quel possible, donc, mais un possible qui doit advenir

par ce qu'il est considéré comme meilleur que ce qui est. L'espoir du maintien d'une capacité d'agir dans des circonstances qui laissent peu de place à l'espoir.

La densité de la démonstration n'est jamais pesante dans un ouvrage collectif qui revêt la forme d'une succession d'interviews. *Critique et subversion dans la pensée contemporaine américaine* représente la gageure d'offrir un large panorama en moins de deux cents pages. Le mérite en revient sans doute au choix d'un fil conducteur qui est le concept de culture, associé au thème du cadrage adéquat. Culture et justice culturelle, que l'on ne saurait confondre avec le discours ambiant sur la reconnaissance des identités culturelles. Culture et transformation du cadre socioculturel de l'État nation, avec les tensions entre cosmopolitisme et « cosmopolitique », entre projet réellement cosmopolite et entreprise d'intégration par l'« Empire ». Culture et critique de la multidisciplinarité éclectique, consistant à prendre les disciplines telles qu'elles existaient au XIX^e siècle pour en faire une sorte

de pot-pourri théorique. Culture et mise en regard structure des savoirs/logique du capitalisme. Multidisciplinarité et multiculturalisme, où la répétition du préfixe n'indique pas que l'on ait progressé dans la pensée, sauf à poser le problème de la pensée agissante et des rivalités entre discours : redistribution (par la lutte des classes) versus reconnaissance (par la prise en considération des minorités)... le débat est loin d'être aussi schématique, pour peu que l'on s'efforce de l'extraire de son cadre. Et c'est justement là le défi lancé par la théorie critique, telle qu'elle se dessine grâce aux différents entretiens qui stimulent un qui-vive intellectuel. Ce qui-vive résonne dans le *Ce qui fait une vie* de Judith Butler, elle-même interrogée dans *Critique et subversion*. Rapprocher les deux livres ne revient pas simplement à constater que l'auteur signant l'un figure dans l'autre. C'est aussi une manière de suivre le parcours – l'intrigue pourrait-on dire – du *récit d'un itinéraire philosophique*, intitulé de la contribution de Judith Butler à la réflexion polyphonique.

Comment soustraire à l'emprise du conservatisme la pensée en faveur de la vie ? Comment lui conférer une portée subversive ? *Ce qui fait une vie* n'est pas un manifeste mais une sorte de palimpseste : éthique, géopolitique, politique sont autant de niveaux de lecture montrant que le deuil, loin d'être une question individuelle (douleur personnelle) ou collective (us et coutumes à l'égard des défunts), désigne en réalité un problème de cadrage politique. Quelles prescriptions tacites, quelles injonctions inavouées sont à l'œuvre pour opérer un tri entre les vies dignes d'être pleurées et celles qui, ne l'étant pas, ne sont dès lors pas même considérées comme des vies ? La possibilité du deuil consacre rétrospectivement la possibilité de la vie. Et cette possibilité renvoie à un pouvoir, celui de sélectionner des facteurs contribuant à cadrer ce qui compte comme vie.

Redoutable cadrage qui photographie un paradoxe : une vulnérabilité universelle avec une reconnaissance différentielle. Certains « sujets » ne sont pas tout à fait reconnaissables comme tels, assujettis aux critères de pleurs qui ne seront pour eux jamais versées. Double assujettisse-

ment, à la fois de celui qui n'est pas reconnu comme sujet et de celui qui accorde la qualité de sujet, puisque lui-même est soumis à son insu au façonnement des affects. Judith Butler ne reprend certes pas le truisme voulant qu'une simple image ait parfois un retentissement planétaire sur l'opinion publique. Elle va beaucoup plus loin en creusant ce qui mène à la guerre, ce qui permet d'y résister, les angles morts de la perception des enjeux vitaux. En articulant précarité (chaque vie est « blessable ») et cadre perceptif-affectif, la philosophe ouvre un champ nouveau. Il se distingue ainsi du *care*, dont Joan Tronto, dans *Un monde vulnérable, pour une politique du care*, soulignait les risques moraux : localisme (surestimer les besoins de ceux qui sont les plus proches de nous) et paternalisme (aux dépens de ceux qui sont l'objet de notre attention).

Or, une telle conception de la proximité, susceptible de faire varier l'intensité de l'engagement, reste soumise à une considération figée de la topographie de l'action, rendant le *care* prisonnier d'impasses. Le mouvement pour aller de l'avant serait ainsi promis tôt ou tard à l'immobilité. Et c'est là céder aux illusions du cadre, que Judith Butler débusque par la méthode critique. À l'œuvre derrière le cadre, il y a un cadrage qui n'est pas intangible, que l'on peut faire toucher du doigt pour le modifier. Remettre en mouvement ce qui avait pour intention de nous modeler irrémédiablement. Regarder la façon dont on nous invite à regarder : les photos de Guantánamo et d'Abou Ghraïb sont ainsi interprétées en éclairant ce qui se trouve hors du cadre (qui tient l'appareil photo et à quelles fins ?). L'instance de légitimation encadrant les esprits est subvertie par la contradiction qui la minait à l'origine (torture au nom de la civilisation). L'appel à l'action dans un monde vulnérable est alors plus ambitieux que celui de Joan Tronto, qui en restait à l'urgence de réévaluer les contributions apportées aux sociétés humaines par les exclus, les femmes, les humbles. « Nous ne serons capables de changer le monde que lorsque nous nous engagerons à le dessiner de telle sorte que leur contribution compte. » Judith Butler démontre que la liberté d'être protégé de la coercition et de la violence réclame de changer les frontières de ce qui est culturellement pensable. |